

et que « l'œil d'aigle », soit une simple figure de rhétorique un tant soit peu usée. Je citais tout à l'heure, en y mêlant plus d'une restriction, le sonnet adressé à Pascal. J'y reviens au nom de plus d'une frappante analogie, et ce n'est point un médiocre honneur que d'imposer ainsi cette comparaison avec un aussi grand homme. Comme l'écrivain du xvii^e siècle, Sully-Prudhomme éprouve le perpétuel souci des plus redoutables problèmes ; comme lui, bien que sous une forme différente, il unit la rigueur de l'esprit géométrique au charme du style : comme lui, il arrive à l'émotion par le raisonnement, et l'expression ne se colore que lorsque la dialectique a fait son œuvre, et qu'un violent effort a ouvert l'accès de ces horizons dont l'éclat ravit le poète. Chez Sully-Prudhomme, comme chez Pascal, on sent que le doute est une souffrance et que les cris les plus éloquents sont des cris de douleur. Aussi l'œuvre de Sully-Prudhomme, dans ses parties les plus austères, attire et retient le vrai lecteur par cet attrait indéfinissable qui résulte et de la poésie elle-même et de la sympathie qu'inspire l'auteur. Dans cette pléiade de nos poètes contemporains, il n'est évidemment pas destiné à être le plus populaire. Mais c'est lui qui s'est courageusement risqué dans les voies les plus difficiles ; c'est incontestablement lui qui s'est élevé le plus haut. Nul n'a mérité mieux l'estime de ceux qui comprennent cette soif de vérité qui fait le tourment des plus nobles âmes.

G.-A. HEINRICH.